

Enseignante : BENAOUA Djamila

Matière : Littératures francophones

Niveau : 1^{re} année Master « D.L.A. 1 »

T.D. n° 3 : Etude de textes maghrébins (Littérature ethnographique- Littérature de contestation)

⚡ Étudiez l'aspect anthropologique de l'écriture de Mouloud Feraoun dans le texte ci-dessous

Extrait n° 1:

On sait, en effet, que les gens de chez nous sont disciplinés, tout au moins dans leur vie familiale. Nous sommes tous d'accord pour blâmer le gaspillage. C'est pourquoi chaque famille se soumet à un responsable. Le responsable dispose des provisions, fixe les rations à son gré, décide de l'utilisation des économies, des achats ou des ventes à effectuer. On l'accuse quelques fois de se servir mieux que les autres, mais c'est toujours par envie. La coutume a consacré les vertus du maître ou de la maîtresse de maison. Des proverbes indiscutables rendent justice à leur mérite.

Chez les Menrad, c'était ma grand-mère qui était chargée de la subsistance. Elle seule ouvrait et fermait les ikoufanes. Elle avait ses façons particulières de manier chaque ustensile, ses secrets pour enlever ou remettre le couvercle ; des indices imperceptibles pouvaient lui donner l'éveil. Ses brus s'avaient à quoi s'en tenir. La soupente était son domaine, elle seule y avait accès. Elle y grimpait pour prendre la ration de figues, emplir un tamis d'orge ou servir l'huile et la graisse. Elle avait ses mesures à elle, une arithmétique personnelle, une mémoire sûre. Sa vigilance ne pouvait être trompée.

Les femmes préparaient les repas. Mais une fois le couscous cuit, c'était elle qui le versait dans les plats. Il n'y avait que la viande qu'elle faisait partager par son aîné : travail d'homme. Comme nous en achetions seulement pendant les fêtes, c'était en somme ma grand-mère qui nourrissait la famille, pareille en quelque sorte, à une mère poule donnant à chacun la becquée.

Certes, voilà un travail qui exige de grandes qualités car on sait que les Kabyles ne nagent pas dans l'opulence. Néanmoins, comme on en charge toujours le plus vieux ou le plus respectable de la famille, on est généralement tranquille sur le sort des autres et l'on est certain qu'il remplit son devoir avec le souci constant de l'intérêt commun.

Mouloud FERAOUN, *Le fils du pauvre*, 1950.

⚡ Dites en quoi le texte ci-dessous peut-il appartenir à la littérature dite de refus et de contestation.

Texte 2 :

Aïni déclarait souvent :

- Nous sommes des pauvres.

Les autres locataires l'affirmaient aussi.

Mais pourquoi sommes-nous pauvres ? Jamais sa mère, ni les autres, ne donnaient de réponse. Pourtant c'est ce qu'il fallait savoir. Parfois les uns et les autres décidaient : C'est notre destin. Ou bien : Dieu sait. Mais est-ce une explication, cela ? Omar ne comprenait pas qu'on s'en tint à de telles raisons. Non, une explication comme celle-là n'éclairait rien. Les grandes personnes connaissaient-elles la vraie réponse ? Voulaient-elles la tenir cachée ? N'était-elle pas bonne à dire ? Les hommes et les femmes avaient beaucoup de choses à

Enseignante : BENAOUA Djamila

Matière : Littératures francophones

Niveau : 1^{re} année Master « D.L.A. 1 »

T.D. n° 3 : Etude de textes maghrébins (Littérature ethnographique- Littérature de contestation)

cachez ; Omar, qui considérait cette attitude comme de la puérité, connaissait tous leurs secrets.

Ils avaient peur. Alors ils tenaient leur langue. Mais de quoi avaient-ils peur ?

Il en connaissait, des gens comme sa famille, leurs voisins et tous ceux qui remplissaient Dar-Sbitar, des maisons comme celle-là et des quartiers comme le sien : tous ces pauvres rassemblés ! Combien ils étaient nombreux !

- Nous sommes nombreux ; personne qui sache compter suffisamment pour dire notre nombre.

Une émotion curieuse le pénétra à cette pensée.

Il y a aussi les riches ; ceux-là peuvent manger. Entre eux et nous passe une frontière, haute et large comme un rempart.

Ses idées se bouscullaient, confuses, nouvelles, avant de se perdre en grand désordre. Et personne ne se révolte. Pourquoi ? C'est incompréhensible. Quoi de plus simple pourtant ! Les grandes personnes ne comprennent-elles donc rien ? Pourtant c'est simple ! simple !

C'est simple.

L'enfant continuait : c'est simple. Cette petite phrase se répercutait dans son cerveau endolori et semblait ne point devoir s'évanouir.

- Pourquoi ne se révoltent-ils pas ? Ont-ils peur ? De quoi ont-ils peur ?

Elle se précipitait dans sa tête à une allure vertigineuse.

Pourtant, c'est simple, c'est simple !

Une dérive sans fin...Et voilà que le souvenir de Hamid parlant à une très grande foule se dresse dans son esprit. Hamid disait : Pourtant, c'est simple.

**Mohammed Dib, *La grande maison*,
(première édition 1952), 1996.112-114.**